

« Bienvenue à la maison »

Soirée poésie
Samedi 3 juin 2023
à 19 h

Salle de spectacle
Notre Dame
du Bon Conseil
140 rue de Clignancourt
75018 Paris

La soirée sera suivie
d'un buffet dînatoire

Participation libre et/ou contribution en nature au buffet

Poésies de : H. Bataille, G. Brassens, V. Hugo, J. de La Fontaine,
A. de Musset, J. Prévert, A. Rimbaud, P. de Ronsard, B. Vian ...

Dites par : Yves Barbarin, Sylvie Crépy, Maurice Pierron,
Annie Platret, Jean- Paul Rioux.

Bienvenue à la maison !

1. Petite musique de portes, Yvonne de Lombarès

- Mendier à la porte.
- Ecouter aux portes.
- Mettre à la porte.
- Forcer la porte.
- Porter plainte.
- Interdire sa porte.
- Prendre la porte
- Entrouvrir sa porte.
- Se tromper de porte.
- Rester entre deux portes.
- Faire du porte à porte
- Porte à rire.
- Porte à faux
- Porte drapeau.
- Porte de l'enfer.
- Porte de mon coeur.

Et puis n'importe quoi, peu importe !!!

2. Dans ma maison, Jacques Prévert

Dans ma maison
Dans ma maison vous viendrez
D'ailleurs ce n'est pas ma maison
Je ne sais pas à qui elle est
Je suis entré comme ça un jour
Il n'y avait personne
Seulement des piments rouges accrochés au mur blanc
Je suis resté longtemps dans cette maison
Personne n'est venu
Mais tous les jours et tous les jours
Je vous ai attendue

Je ne faisais rien
C'est-à-dire rien de sérieux
Quelquefois le matin
Je poussais des cris d'animaux
Je gueulais comme un âne
De toutes mes forces
Et cela me faisait plaisir
Et puis je jouais avec mes pieds
C'est très intelligent les pieds
Ils vous emmènent très loin
Quand vous voulez aller très loin

Et puis quand vous ne voulez pas sortir
Ils restent là ils vous tiennent compagnie
Et quand il y a de la musique ils dansent
On ne peut pas danser sans eux

Faut être bête comme l'homme l'est si souvent
Pour dire des choses aussi bêtes
Que bête comme ses pieds gai comme un pinson
Le pinson n'est pas gai
Il est seulement gai quand il est gai
Et triste quand il est triste ou ni gai ni triste
Est-ce qu'on sait ce que c'est un pinson
D'ailleurs il ne s'appelle pas réellement comme ça
C'est l'homme qui a appelé cet oiseau comme ça

Pinson pinson pinson pinson

Comme c'est curieux les noms

Martin

Hugo

Victor de son prénom

Bonaparte

Napoléon de son prénom

Pourquoi comme ça et pas comme ça

Un troupeau de bonapartes passe dans le désert

L'empereur s'appelle

Dromadaire

Il a un cheval caisse et des tiroirs de course

Au loin galope un homme qui n'a que trois prénoms

Il s'appelle

Tim-Tam-Tom et n'a pas de grand nom

Un peu plus loin encore il y a n'importe qui

Beaucoup plus loin encore il y a n'importe quoi

Et puis qu'est-ce que ça peut faire tout ça

Dans ma maison tu viendras

Je pense à autre chose mais je ne pense qu'à ça

Et quand tu seras entrée dans ma maison

Tu enlèveras tous tes vêtements

Et tu resteras immobile nue debout avec ta bouche rouge

Comme les piments rouges pendus sur le mur blanc

Et puis tu te coucheras et je me coucherai près de toi

Voilà

Dans ma maison qui n'est pas ma maison tu viendras

Jacques
Prevert
*

*« Si on bâtissait la maison du bonheur,
la plus grande pièce serait la salle d'attente ».*

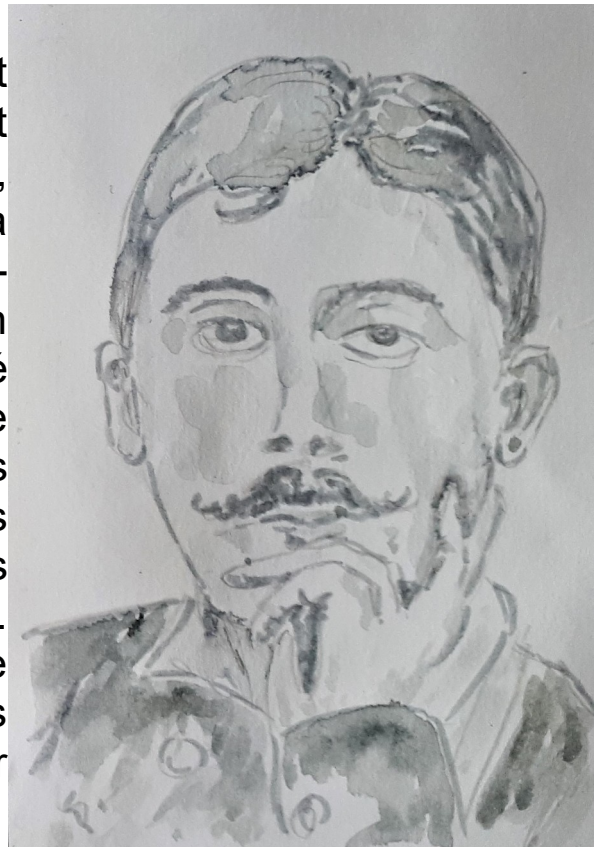
Jules Renard

3. Emoi, Jean HARLEY

Oh ! cet émoi de voir ma maison du dehors,
Avec ses volets clos comme les yeux des morts !
Cette aveugle dit bien ce qu'elle devait être
Quand d'autres, avant moi, en ont hanté les aîtres.
Elle dit trop qu'un pacte aimable doit finir ;
Que son indifférence a vu des gens mourir
Sans autre tremblement de tout son épiderme
Que celui de paupière en bois qui se referme.
Tout le jour, ses carreaux ont eu leur bleu regard ;
Mais vers le soir tombant, comme pour un départ,
Avant l'étoile blanche, avant l'ombre plus noire,
Oh ! cet air innocent, fatal, prémonitoire !
Cet air d'avoir offert et d'avoir tout repris ;
Cet air de dureté, de retrait, de mépris ;
Cet air de la douceur qui n'était que prêtée ;
C'est celui qu'elle aura quand je l'aurai quittée !

4. La recherche du temps perdu... - Du coté de chez Swann, Marcel Proust

...cette tante Léonie [...], depuis la mort de son mari, mon oncle Octave, n'avait plus voulu quitter, d'abord Combray, puis à Combray sa maison, puis sa chambre, puis son lit et ne « descendait » plus, toujours couchée dans un état incertain de chagrin, de débilité physique, de maladie, d'idée fixe et de dévotion. [...] Ma tante n'habitait plus effectivement que deux chambres contiguës, restant l'après-midi dans l'une pendant qu'on aéraït l'autre. C'étaient de ces chambres de province qui – de même qu'en certains pays des parties entières de l'air ou de la mer sont illuminées ou parfumées par des



myriades de protozoaires que nous ne voyons pas – nous enchantent des mille odeurs qu’y dégagent les vertus, la sagesse, les habitudes, toute une vie secrète, invisible, surabondante et morale que l’atmosphère y tient en suspens ; odeurs naturelles encore, certes, et couleur du temps comme celles de la campagne voisine, mais déjà casanières, humaines et renfermées, gelée exquise industrielle et limpide de tous les fruits de l’année qui ont quitté le verger pour l’armoire ; saisonnières, mais mobilières et domestiques, corrigeant le piquant de la gelée blanche par la douceur du pain chaud, oisives et ponctuelles comme une horloge de village, flâneuses et rangées, insoucieuses et prévoyantes, lingères, matinales, dévotes, heureuses d’une paix qui n’apporte qu’un surcroît d’anxiété et d’un prosaïsme qui sert de grand réservoir de poésie à celui qui la traverse sans y avoir vécu. L’air y était saturé de la fine fleur d’un silence si nourricier, si succulent que je ne m’y avançais qu’avec une sorte de gourmandise, surtout par ces premiers matins encore froids de la semaine de Pâques où je le goûtais mieux parce que je venais seulement d’arriver à Combray : avant que j’entrasse souhaiter le bonjour à ma tante on me faisait attendre un instant, dans la première pièce où le soleil, d’hiver encore, était venu se mettre au chaud devant le feu, déjà allumé entre les deux briques et qui badigeonnait toute la chambre d’une odeur de suie, en faisait comme un de ces grands « devants de four » de campagne, ou de ces manteaux de cheminée de châteaux, sous lesquels on souhaite que se déclarent dehors la pluie, la neige, même quelque catastrophe diluvienne pour ajouter au confort de la réclusion la poésie de l’hivernage ; je faisais quelques pas du prie-Dieu aux fauteuils en velours frappé, toujours revêtus d’un appui-tête au crochet ; et le feu cuisant comme une pâte les appétissantes odeurs dont l’air de la chambre était tout grumeleux et qu’avait déjà fait travailler et « lever » la fraîcheur humide et ensoleillée du matin, il les feuilletait, les dorait, les godait, les boursouflait, en faisant un invisible et palpable gâteau provincial, un immense « chausson » où, à peine goûtés les arômes plus croustillants, plus fins, plus réputés, mais plus secs aussi du placard, de la commode, du papier à rames, je revenais toujours avec une convoitise inavouée m’engluer dans l’odeur médiane, poisseuse, fade, indigeste et fruitée du couvre-lit à fleurs.

« Veuillez utiliser l’ascenseur, l’escalier est en panne ».
Plonk et Replonk.

5. La petite maison, Maurice Carême

La petite maison
A des volets tout bleus,
Des roses sur le front,
Du ciel dans les cheveux.

Ne lui demandez rien
Si ce n'est un tarin.
Elle en a toujours un
Dans son menu jardin.

Que peut-elle vous dire
Sinon qu'il fait bon vivre,
Qu'il suffit d'un peu d'ombre

Au pied d'un mur chaulé
Pour qu'une fourmi blonde
Y fasse luire un monde.

6. L'auvergnat , Georges Brassens



Elle est à toi, cette chanson
Toi, l'Auvergnat qui, sans façon
M'as donné quatre bouts de bois
Quand dans ma vie il faisait froid
Toi qui m'as donné du feu quand
Les croquantes et les croquants
Tous les gens bien intentionnés
M'avaient fermé la porte au nez

Ce n'était rien qu'un feu de bois
Mais il m'avait chauffé le corps
Et dans mon âme il brûle encore
À la manière d'un feu de joie

Toi, l'Auvergnat quand tu mourras
Quand le croque-mort t'emportera
Qu'il te conduise, à travers ciel
Au Père éternel

Elle est à toi, cette chanson
Toi, l'hôtesse qui sans façon
M'as donné quatre bouts de pain
Quand dans ma vie il faisait faim
Toi qui m'ouvris ta huche quand
Les croquantes et les croquants
Tous les gens bien intentionnés
S'amusaient à me voir jeûner

Ce n'était rien qu'un peu de pain
Mais il m'avait chauffé le corps
Et dans mon âme il brûle encore
À la manière d'un grand festin

Toi qui n'as pas applaudi quand
Les croquantes et les croquants
Tous les gens bien intentionnés
Riaient de me voir amené

Toi l'hôtesse quand tu mourras
Quand le croque-mort t'emportera
Qu'il te conduise à travers ciel
Au Père éternel

Ce n'était rien qu'un peu de miel
Mais il m'avait chauffé le corps
Et dans mon âme il brûle encore
À la manière d'un grand soleil

Elle est à toi cette chanson
Toi, l'étranger qui sans façon
D'un air malheureux m'as souri
Lorsque les gendarmes m'ont pris

Toi l'étranger quand tu mourras
Quand le croque-mort t'emportera
Qu'il te conduise, à travers ciel
Au Père éternel.

*« J'habite la demeure du possible.
Elle a plus de portes et de fenêtres
Que la demeure de la raison ».*
Emily Dickinson

7. Septième étage, Liska

La campagne a grimpé
Ascenseur, escalier
Jusqu'au septième étage
S'est assise au balcon
En rouge géranium
Et pétunias violets
Petit morceau d'été
Accroché à la ville
Sourire du feuillage
Qui regarde la rue
Et se demande bien
Comment tendre la main

8. Café, Yves Barbarin



Ouvrir la cafetière et délicatement
Mettre le grain moulu de la bonne manière ;
Le matin, pas rasé, allumer la chaudière,
A peine dégagé de l'endormissement.

Attendre patiemment le doux vrombissement
De l'eau qui s'exaspère en quête aventurière,
De son chemin d'exil, dont elle est prisonnière,
Et goûter son odeur avec ravissement.

Verser dans sa vapeur la chaude boisson noire,
Et commencer le jour comme un morceau d'histoire,
Prévoyant à l'avance à peu près ses effets.

Boire enfin pour revivre et plonger sa tartine ;
Surtout ne pas changer l'immuable routine.
Moi, j'appelle cela préparer le café

9. La complainte du progrès, Boris Vian

Autrefois pour faire sa cour on parlait d'amour
Pour mieux prouver son ardeur on offrait son cœur
Maintenant c'est plus pareil, ça change et ça change
Pour séduire le cher ange on lui glisse à l'oreille

"Ah Gudule, viens m'embrasser, et je te donnerai"
Un frigidaire, un joli scooter, un atomixer et du Dunlopillo
Une cuisinière, avec un four en verre
Des tas de couverts et des pelles à gâteau!
Une tourniquette pour faire la vinaigrette
Un bel aérateur pour bouffer les odeurs
Des draps qui chauffent, un pistolet à gaufres
Un avion pour deux et nous serons heureux!
Autrefois s'il arrivait que l'on se querelle
L'air lugubre on s'en allait en laissant la vaisselle
Maintenant que voulez-vous? La vie est si chère
On dit "rentre chez ta mère" et on se garde tout
"Ah Gudule, excuse-toi, ou je reprends tout ça"
Mon frigidaire, mon armoire à cuillères
Mon évier en fer, et mon poêle à mazout
Mon cire-godasses, mon repasse-limaces
Mon tabouret à glace et mon chasse-filous!
La tourniquette à faire la vinaigrette
Le ratatine-ordures et le coupe-friture
Et si la belle se montre encore rebelle
On la ficelle dehors, pour confier son sort
Au frigidaire, à l'efface-poussière
À la cuisinière, au lit qu'est toujours fait
Au chauffe-savates, au canon à patates
À l'éventre-tomate, à l'écorche-poulet!
Mais très très vite on reçoit la visite
D'une tendre petite qui vous offre son cœur
Alors on cède car il faut qu'on s'entraide
Et l'on vit comme ça jusqu'à la prochaine fois
Et l'on vit comme ça jusqu'à la prochaine fois
Et l'on vit comme ça
Jusqu'à la prochaine fois!

*« La table
S'endormit.
La conversation
L'ennuyait ».*
Malcolm de Chazal

10. Le rat des villes et le rat des champs, Jean de La Fontaine



Autrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'Ortolans.

Sur un Tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête,
Rien ne manquait au festin ;
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit :
Le Rat de ville détale ;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussitôt ;
Et le citadin de dire :
Achevons tout notre rô.

- C'est assez, dit le rustique ;
Demain vous viendrez chez moi :
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de Roi ;

Mais rien ne vient m'interrompre :
Je mange tout à loisir.
Adieu donc ; fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre.

11. Le buffet, Arthur Rimbaud

C'est un large buffet sculpté ; le chêne sombre,
Très vieux, a pris cet air si bon des vieilles gens ;
Le buffet est ouvert, et verse dans son ombre
Comme un flot de vin vieux, des parfums engageants ;

Tout plein, c'est un fouillis de vieilles vieilleries,
De linges odorants et jaunes, de chiffons
De femmes ou d'enfants, de dentelles flétries,
De fichus de grand'mère où sont peints des griffons ;

- C'est là qu'on trouverait les médaillons, les mèches
De cheveux blancs ou blonds, les portraits, les fleurs sèches
Dont le parfum se mêle à des parfums de fruits.

- Ô buffet du vieux temps, tu sais bien des histoires,
Et tu voudrais conter tes contes, et tu bruis
Quand s'ouvrent lentement tes grandes portes noires.

12. Au dessus de celui qui est au dessus, Raymond Devos



Actuellement mon immeuble est sans
dessus dessous.

Tous les locataires de dessous
voudraient habiter au-dessus !

Tout cela parce que le locataire qui est
au-dessus est allé raconter par en

dessous que l'air que l'on respirait à

l'étage au-dessus était meilleur que celui
que l'on respirait à l'étage au-dessous !

Alors le locataire qui est en dessous a

tendance à envier celui qui est au-dessus
et à mépriser celui qui est en dessous.

Moi je suis au-dessus de ça !

Si je méprise celui qui est en dessous, ce

n'est parce qu'il est en dessous, c'est parce qu'il convoite
l'appartement qui est au-dessus, le mien !

Aux voisins du dessous.

Remarquez, moi je lui céderai bien mon appartement à celui du dessous à condition d'obtenir celui du dessus !
Mais je ne compte pas trop dessus.
D'abord parce que je n'ai pas de sous ! Ensuite, au-dessus de celui qui est dessus, il n'y a plus d'appartement !
Alors le locataire du dessous qui monterait au-dessus obligerait celui du dessus à redescendre en dessous.
Or je sais que celui de dessus n'y tient pas.
D'autant que, comme la femme de dessous est tombée amoureuse de celui du dessus, celui du dessus n'a aucun intérêt à ce que le mari de la femme de dessous monte au-dessus !
Alors là-dessus...
quelqu'un est-il allé raconter à celui du dessous qu'il avait vu sa femme bras dessus bras dessous avec celui du dessus ?
Toujours est-il que celui du dessous l'a su !
Et un jour que la femme du dessous était allée rejoindre celui du dessus, comme elle retirait ses dessous...
et lui, ses dessous ...
soi-disant parce qu'il avait trop chaud en dessous...
je l'ai su parce que d'en dessous,
on entend tout ce qui se passe au-dessus...
Bref ! Celui du dessous leur est tombé dessus !
Comme ils étaient tous les deux saouls, ils se sont tapés dessus !
Finalement, c'est celui du dessous qui a eu le dessus.

13. La table, Simon Willoquaux

Je suis une table
Sur moi on pose des objets
On pose des bras, des têtes et parfois même des pieds
Je suis une table et face à l'adversité je reste stable.
Parfois on me raye, on m'abîme, on me gribouille
Parfois on me déplace, on me tape, on me mouille
Mais dans une pièce je passe inaperçue
et j'entends les conversations
Les bruits, les insinuations, les murmures
Et je les glisse dans les veines du bois avec passion

14. La lettre, Henri Barbusse

Je t'écris, et la lampe écoute.
L'horloge attend à petits coups ;
Je vais fermer les yeux sans doute
Et je vais m'endormir en nous...

La lampe est douce et j'ai la fièvre ;
On n'entend que ta voix, ta voix...
J'ai ton nom qui rit sur ma lèvre
Et ta caresse est dans mes doigts.

J'ai notre douceur de naguère ;
Ton pauvre cœur sanglote en moi ;
Et mi-rêvant, je ne sais guère
Si c'est moi qui t'écris, ou toi...

*« La corbeille à papier lisait des bouts de lettres
Dès qu'on avait le dos tourné ».*
Jules Supervieille

15. Jeanne était au pain sec, Victor Hugo

Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir,
Pour un crime quelconque, et, manquant au devoir,
J'allai voir la proscrite en pleine forfaiture,
Et lui glissai dans l'ombre un pot de confiture
Contraire aux lois. Tous ceux sur qui, dans ma cité,
Repose le salut de la société,
S'indignèrent, et Jeanne a dit d'une voix douce :
- Je ne toucherai plus mon nez avec mon pouce ;
Je ne me ferai plus griffer par le minet.
Mais on s'est récrié : - Cette enfant vous connaît ;
Elle sait à quel point vous êtes faible et lâche.
Elle vous voit toujours rire quand on se fâche.
Pas de gouvernement possible. À chaque instant
L'ordre est troublé par vous ; le pouvoir se détend ;
Plus de règle. L'enfant n'a plus rien qui l'arrête.
Vous démolissez tout. - Et j'ai baissé la tête,

Et j'ai dit : - Je n'ai rien à répondre à cela,
J'ai tort. Oui, c'est avec ces indulgences-là
Qu'on a toujours conduit les peuples à leur perte.
Qu'on me mette au pain sec. - Vous le méritez, certes,
On vous y mettra. - Jeanne alors, dans son coin noir,
M'a dit tout bas, levant ses yeux si beaux à voir,
Pleins de l'autorité des douces créatures :
- Eh bien, moi, je t'irai porter des confitures



16. Le pot cassé, Victor Hugo

Ô ciel ! toute la Chine est par terre en morceaux !
Ce vase pâle et doux comme un reflet des eaux,
Couvert d'oiseaux, de fleurs, de fruits, et des mensonges
De ce vague idéal qui sort du bleu des songes,
Ce vase unique, étrange, impossible, engourdi,
Gardant sur lui le clair de lune en plein midi,
Qui paraissait vivant, où luisait une flamme,
Qui semblait presque un monstre et semblait presque une âme,
Mariette, en faisant la chambre, l'a poussé
Du coude par mégarde, et le voilà brisé !

Beau vase ! Sa rondeur était de rêves pleine,
Des bœufs d'or y broutaient des prés de porcelaine.
Je l'aimais, je l'avais acheté sur les quais,
Et parfois aux marmots pensifs je l'expliquais.
Voici l'yak ; voici le singe quadrumane ;
Ceci c'est un docteur peut-être, ou bien un âne ;
Il dit la messe, à moins qu'il ne dise hi-han ;
Ça, c'est un mandarin qu'on nomme aussi kohan ;
Il faut qu'il soit savant, puisqu'il a ce gros ventre.
Attention, ceci, c'est le tigre en son antre,
Le hibou dans son trou, le roi dans son palais,
Le diable en son enfer ; voyez comme ils sont laids !
Les monstres, c'est charmant, et les enfants le sentent.
Des merveilles qui sont des bêtes les enchantent.
Donc, je tenais beaucoup à ce vase. Il est mort.
J'arrivai furieux, terrible, et tout d'abord :
- Qui donc a fait cela ? criai-je. Sombre entrée !
Jeanne alors, remarquant Mariette effarée,
Et voyant ma colère et voyant son effroi,
M'a regardé d'un air d'ange, et m'a dit : - C'est moi.

*« La vitre
Ne sait
Par
Quel côté
se regarder
Pour se reconnaître ».*
Malcolm de Chazal

17. Bain de soleil, Jacques Prévert

La salle de bains est fermée à clef
Le soleil entre par la fenêtre
et il se baigne dans la baignoire
et il se frotte avec le savon
et le savon pleure
il a du soleil dans l'œil.

18. Vous qui venez ici, Alfred de Musset

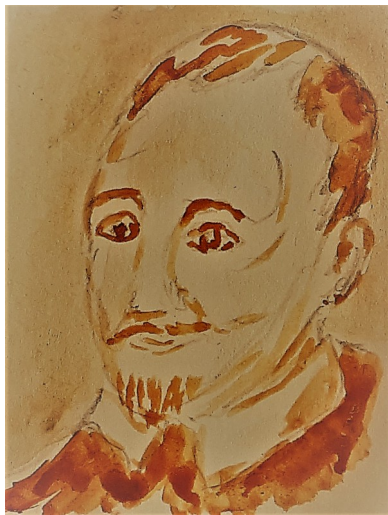
Vous, qui venez ici dans une humble posture,
Débarrasser vos flancs d'un importun fardeau,
Veuillez quand vous aurez soulagé la nature
Et déposé dans l'urne un modeste cadeau,
Épancher dans l'amphore un courant d'onde pure,
Et, sur l'autel fumant, placer pour chapiteau
Le couvercle arrondi dont l'austère jointure,
Aux parfums odorants, doit servir de tombeau.

19. Les souvenirs, Henry Bataille

Les souvenirs, ce sont des chambres sans serrure,
Des chambres vides où l'on n'ose plus entrer,
Parce que de vieux parents jadis y moururent.
On vit dans la maison où sont ces chambres closes.
On sait qu'elles sont là comme à leur habitude,
Et c'est la chambre bleue, et c'est la chambre rose...
La maison se remplit ainsi de solitude,
Et l'on y continue à vivre en souriant...
J'accueille quand il veut le souvenir qui passe,
Je lui dis : « Mets-toi là... Je reviendrai te voir... »
Je sais toute ma vie qu'il est bien à sa place,
Mais j'oublie de revenir le voir,
Ils sont ainsi beaucoup dans la vieille demeure.
Ils se sont résignés à ce qu'on les oublie,
Et si je ne viens pas ce soir ni tout à l'heure.
Ne demandez pas à mon cœur plus qu'à la vie...
Je sais qu'ils dorment là, derrière les cloisons,
Je n'ai plus le besoin d'aller les reconnaître ;
De la route je vois leurs petites fenêtres,
Et ce sera jusqu'à ce que nous en mourions.
Pourtant je sens parfois, aux ombres quotidiennes,
Je ne sais quelle angoisse froide, quel frisson,
Et ne comprenant pas d'où ces douleurs proviennent,
Je passe... Or, chaque fois, c'est un deuil qui se fait
Un trouble est en secret venu nous avertir

Qu'un souvenir est mort ou qu'il s'en est allé...
On ne distingue pas très bien quel souvenir,
Parce qu'on est vieux, on ne se souvient guère...
Pourtant, je sens en moi se fermer des paupières.

20. Quand vous serez bien vieille, Pierre de Ronsard



Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, dévidant et filant,
Direz, chantant mes vers, en vous émerveillant :
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.
Lors, vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui au bruit de mon nom ne s'aille réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je serai sous la terre et fantôme sans os :
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos :
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

« *La poussière m'aide à m'endormir : le soir je compte les moutons* ».

François Jouffa et Frédérique Poulner

21. Les horloges, Émile Verhaeren

La nuit, dans le silence en noir de nos demeures,
Béquilles et bâtons, qui se cognent, là-bas ;
Montant et dévalant les escaliers des heures,
Les horloges, avec leurs pas ;

Émaux naïfs derrière un verre, emblèmes
Et fleurs d'antan, chiffres maigres et vieux
Lunes des corridors vides et blêmes
Les horloges, avec leurs yeux ;

Sons morts, notes de plomb, marteaux et limes,
Boutique en bois de mots sournois
Et le babil des secondes minimales,
Les horloges, avec leurs voix ;

Gaînes de chêne et bornes d'ombre,
Cercueils scellés dans le mur froid,
Vieux os du temps que grignote le nombre,
Les horloges et leur effroi ;

Les horloges
Volontaires et vigilantes,
Pareilles aux vieilles servantes

Boitant de leurs sabots ou glissant sur leurs bas,
Les horloges que j'interroge
Serrent ma peur en leur compas.

*« La nuit quand on ne dort pas
Et qu'on écoute les murs
Respirer
On se dit tiens tiens je n'aurai jamais cru
Qu'ils étaient vivants ».*
Pierre Albert-Birot

22. Joinville, Yves Barbarin

Adieu mieux qu'au revoir maison de ma jeunesse
Qui me fit découvrir la neige et le printemps,
Son épais tapis blanc, j'étais encore enfant ;
Son fougueux arbre jaune avant qu'il ne renaisse.

Salut précieux collier : frise émeraude en liesse,
Céramiques en fleur en haut sur le tympan,
Cossu balcon tout blanc au bon goût d'ancien temps,
Marquise ensoleillée accueil en politesse,

Et vous vieille tonnelle et petits gravillons,
Maison blanche à la plage, élégant pavillon,
Moustiques, pissenlits, vous êtes mon histoire.

Quand nous reverrons-nous, qui sait notre avenir ?
Nous avons en commun bien trop de souvenirs,
Qui les célébrera mieux que notre mémoire ?

23. Déménager, Georges Perec

Quitter un appartement. Vider les lieux.
Décamper.
Faire place nette. Débarrasser le plancher.
Inventorier ranger classer trier
Éliminer jeter fourguer
Casser
Brûler
Descendre desceller décoller
dévisser décrocher
Débrancher détacher couper tirer démonter
plier couper
Rouler
Empaqueter emballer sangler nouer empiler
rassembler entasser ficeler
Envelopper protéger recouvrir entourer serrer
Enlever porter soulever
Balayer Fermer Partir.